

57000 KM ENTRE NOUS

DE DELPHINE KREUTER

FICHE TECHNIQUE

FRANCE - 2007 - 1h22

Réalisatrice :
Delphine Kreuter

Scénario :
Delphine Kreuter & Mathieu Lis
Collaboration au scénario :
Emmanuel Finkiel

Décors :
Fabrice Lorrain

Montage :
**Valentine Borlant, François
Gédigier & Delphine Kreuter**

Interprètes :
Florence Thomassin
(Margot)
Pascal Bongard
(Michel)
Mathieu Amalric
(Simon)
Marie Burgun
(Nat)
Hadrien Bouvier
(Adrien)
Stéphanie Michelini
(Nicole)
Mohamed Rouabhi
(Khaled)



SYNOPSIS Une famille recomposée qui s'expose en permanence sur un site web, les personnages que l'on rencontre à travers eux, des écrans partout pour se voir et se parler... Nos fantasmes actualisés par les moyens de communication moderne, être là en étant loin, être à 57000 km de toi quand le tour de la terre en fait 40000, et que je suis tout près... Des distances, générationnelles, culturelles, sexuelles, sociales... Des idées et des réalités qu'on peut tenter de rapprocher, à travers les images, aujourd'hui, pour révéler nos fractures, nos peurs, de toujours. **57 000 KM entre nous**, ou de l'influence de l'Internet sur la famille dysfonctionnelle

CRITIQUE

Le cinéma change avec les ordinateurs, avec Internet, avec le monde entier (c'est-à-dire les pays riches) en train de se filmer et de se raconter en deux clics de logiciel amateur. On peut se jeter des cendres sur la tête en déplo-



rant la fin d'un genre et d'une certaine représentation de la place de l'homme dans le monde. Vitupérer l'exhibitionnisme et le déni de l'altérité. Ou bien l'on peut, comme Delphine Kreuter, 34 ans, ci-devant vidéaste et photographe, penser qu'il «vaut mieux laisser avancer» l'image et qu'à chaque mutation de l'idée de soi correspond dans l'histoire une nouvelle esthétique qui ne signe en rien la mort de l'art : juste celle des formes périmées.

Le cinéma substitue à notre regard un monde qui s'accorde à nos désirs, pour reprendre la célèbre phrase de Bazin ouvrant **Le Mépris**. 57 000 km entre nous est (toujours) l'histoire de ce monde. (...)

Ça aurait pu tourner à l'effreux Wenders, à un pensum sur l'image, mais c'est en fait un mélo durassien : le Navire Night, en l'occurrence, si l'on remplace le téléphone par Internet. Une fille et un garçon se désirent sans se connaître, mieux que s'ils se connaissaient, dans la nuit et à 57 000 km de distance - ou à un million d'années-lumière, c'est pareil. Il y a évidemment la mort au bout, en vertu de ladite Duras : «La personne qui se dévoile dans le gouffre ne se réclame d'aucune identité. Elle ne se réclame que de ça, d'être pareille. Pareille à celui qui lui répondra. A tous. [...] Dès que nous appelons nous devenons, nous sommes déjà pareils. A qui ? A quoi ? A ce dont nous ne savons rien.»

Delphine Kreuter réussit sur le fil (ou le câble ethernet) le por-

trait d'une adolescente appelante, désirante, avec cette si «poétique façon de se construire» que permet le virtuel. C'est la première fois d'ailleurs qu'Internet est traité sur toile autrement qu'en grand méchant déréalisant, ou, au contraire, en baguette magique positiviste. Nat est d'une génération anti-identitaire, ludique et «sans fard», indique Kreuter. Son beau-père lui demande si elle va bien : «Peut-être, peut-être pas.» Les adolescents se montrent leur visage à travers l'écran : «C'est toi ? - Peut-être.» Pareils à ce dont ils ne savent rien, pareils à l'inconnu, au possible.

Comme c'est un film sur le désir, sur ce qui est «entre nous», c'est aussi forcément un film sur les mères, sur la terreur qu'ont les filles de leur ressembler. Celle de Nat est plombée et le tient de sa propre mère, qu'on nous présente dès le début en clown lifté et pétaradant, auto-icône au milieu d'un lotissement désolé. Celle d'Adrien est une grande bourgeoise tout aussi solitaire, incapable d'affronter la maladie de son fils (un cancer incurable). Elles sont d'une certaine façon pires que les hommes, qui, pour être inutiles, ne sont pas forcément nuisibles. Seul le père de Nat est finalement sauvable, pour les raisons (sexuelles) qu'on verra dans le film et qu'on ne peut dévoiler sous peine de représailles.

Quant à la construction de l'héroïne, elle se réalise très logiquement par l'image. Alors que le film avait commencé DV au poing, tout en regard subjectif moche

(abus de grand-angle), digérant le monde en une espèce de cauchemar à destination des blogs et filant la nausée au spectateur, il évoluera, avec l'amour de Nat pour Adrien, vers une belle conscience du négatif et de l'autre, dans une séquence à la Dziga Vertov : la jeune fille se fixe une caméra sur le front et montre à son amoureux malade ce que voit la machine, ce qu'est un monde aperçu par le ciné-œil, enfin dégagé des mensonges adultes et de la dramatisation bourgeoise.

Éric Loret

Libération - 23 janvier 2008

L'Internet et son vaste réseau de communication fédèrent le monde, fascinent le cinéma. C'est ainsi que moult cinéastes en provenance d'horizons divers s'en sont inspirés. Parfois avec de véritables ambitions cinématographiques (**Matrix**), ou parfois pour exploiter facilement le phénomène (**Vous avez un message, Traque sur Internet**). Dans tous les cas, si le web a été le moteur de ces œuvres, il ne peut que difficilement être considéré comme leur axe majeur, mais plutôt comme un fil conducteur capable de diriger une intrigue vers une mécanique de formules (celles du film d'anticipation, de la comédie romantique ou du thriller dans le cas des métrages précités).

57000 kilomètres entre nous nous propose pour sa part d'aborder l'évolution des relations humai-



nes à travers les nouvelles technologies et ainsi d'analyser l'avènement des rapports virtuels. Une réflexion centrale, sans intrigue annexe, qui ne va pas sans son grain de folie. Pour cela, la cinéaste Delphine Kreuter a choisi de mettre en scène une famille qui s'expose au quotidien via des caméscopes et autres webcams. Passée la surprise des premières scènes aux cadrages volontairement artisanaux durant lesquelles des morceaux d'intrigues relativement plats nous sont assés en guise de préambule, l'intérêt croît considérablement. Si loin si proche. Telle est l'impression qui se dégage de cette famille, dissymétrique à nos vies et donc forcément fascinante. (...) Pour son premier long métrage, Delphine Kreuter traite donc de l'individualité dans le collectif du net. Un mode effrayant, ou le singulier n'existe que par les autres avec une sécurité rassurante que la vie n'offre plus. Un mode paradoxalement réconfortant puisqu'il laisse au «moi» de chacun la possibilité de s'affranchir des contraintes sociales en se protégeant de l'autre tant redouté. Une vraie plongée en apnée dans un monde a priori si loin du nôtre, mais qui, au final, parvient à nous faire grincer des dents de par ses résonances faisant écho à notre vécu.

Anthony Normand
<http://www.avoir-alire.com>

ENTRETIEN AVEC DELPHINE KREUTER, PAR EMMANUEL FINKIEL

Peux-tu parler des deux mediums, photo et vidéo, du passage de l'un à l'autre ?

J'ai fait ma première exposition en 97 et ma première vidéo la même année. Ce sont deux écritures différentes. En photo, ce qui compte, c'est l'instant «t», où «ça» se produit. Dans un film, les personnages ont un avenir, même si c'est une illusion parce qu'aucune scène ne change à la dixième projection... Il y a eu cette période où je filmais au lieu de photographier et je rapportais le présent chez moi, pour l'attraper tranquillement, au 24e de seconde. Avec le mouvement, je me détache de la forme fixe, violente, de l'abstraction aussi. Le personnage évolue, respire. Et puis j'aime les histoires : le personnage qui vit des trucs, qui parle... Dans un film on peut mettre en scène des mots prononcés, photographier des voix. Il y a aussi toutes les étapes depuis l'écriture jusqu'à la projection. Tous ces aller-retours entre l'imaginaire et le réel, qui n'existent presque plus que l'un pour l'autre.

Pourquoi as-tu fait l'image toi-même ?

Un photographe tient son appareil. Avec, il touche le monde. Je suis là dans mon époque de toute façon, «go create», la pub Sony, il y a le côté «tout le monde peut être connu» avec la télé réalité, et le côté «tout le monde peut faire

un film» avec une caméra et un ordinateur. Un téléphone.

On n'a plus le même rapport à l'objet caméra. Il y a une désacralisation, c'est aussi pour ça que l'écart se creuse entre les gros films et les autres. Dans le générique, les dénominations classiques ne correspondent plus vraiment à la réalité pour un film comme le mien, et comme il y en a de plus en plus.

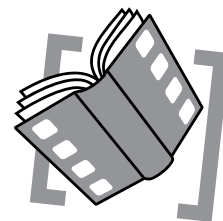
Le cinéma change avec les gens qui le regardent et ceux qui le font, avec les moyens qu'on a de le faire, vaut mieux le laisser avancer.

Je t'ai vue te démener, décider de faire un long métrage quasiment seule. Ton film est comme un manifeste.

Disons que je revendique juste une liberté de faire les choses. Ça a été ultra violent tous ces gens qui m'ont dit «Tu feras pas de film». Mais pour moi c'était nécessaire de le faire. Je ne me suis pas dit en 97 je vais tourner en vidéo parce que ça fait bien, mais c'est devenu mon instrument et c'est avec lui que j'aime travailler. (...)

Comment as-tu inventé toutes ces histoires ?

J'allais sur Internet chez des copains, je trouvais ça fascinant d'avoir accès aux autres comme ça, depuis sa chambre, et c'est essentiellement de là que sont venues les premières idées. Je me demandais «Mais qu'est-ce qu'ils ont à vouloir se montrer et à vouloir regarder les autres», ce qui se développe outrageusement



avec la télé réalité...

Comment expliques-tu cette espèce d'envie d'aller se montrer et aller voir ?

Ça les rassure, je pense, de voir comment font ceux qui leur ressemblent... avec cette idée que chacun peut devenir un «héros», une célébrité... L'idée d'exister vis-à-vis de beaucoup d'autres, d'être aimé et regardé. Comme un croyant l'est par Dieu, mais Dieu, ça ne suffit pas. Le retour n'est pas suffisamment direct, rapide ! Il y a un besoin d'être compris et soutenu... Le fantasme du «Je ne serai plus jamais seul» se réalise aujourd'hui. Les images comblent notre manque. Et le rapprochement inattendu ou improbable de gens, c'est de cela aussi dont je suis partie, Internet permet ça, c'est le reflet d'une façon poétique de construire. (...)

Pourquoi as-tu pris une adolescente de 14 ans comme personnage principal ?

Quand on est adolescent, il y a quelque chose d'intransigent, sans concession, radical. Cette envie de pousser les murs, de casser les barrières et de croire que c'est essentiellement possible. On n'a pas peur de grand chose, plus on vieillit plus on a peur, sauf après, si on devient sage. Nat, est quelqu'un qui n'est pas encore trop déformé, pas cassé, neuf, prêt à ouvrir les yeux, à comprendre des choses sans être trop arrêté par 1000 idées qui font barrage à ce qui est nouveau... Et le côté ludique, qui vient peut-être plus

de l'enfance, mais qui est encore là... Cette façon de prendre certaines choses très au sérieux, et d'autres pas du tout. Disons qu'ils ne placent pas le sérieux, la gravité aux mêmes endroits que les adultes, ce qui permet d'éclairer les choses différemment.

(...) Tu veux continuer à faire des films ?

J'ai appris beaucoup avec le premier, j'ai envie d'aller plus loin et j'écris, naturellement. Et puis que ce soit avec les photos, des films, les livres, c'est comme si je construisais un monde, un ensemble de choses qui soit cohérent, qui s'organise avec ses propres règles.

Dossier de presse

BIOGRAPHIE

Née en 1973 à Lyon, Delphine Kreuter a suivi des études de Lettres modernes. Elle pratique la photographie, et en 1997, elle expose pour la première fois à Berlin, et à Paris dans la prestigieuse galerie Alain Gutharc. La même année, elle remporte le prix Paris Photo. Elle participe actuellement à l'exposition «J'embrasse pas» chez Yvon Lambert. Elle est lauréate de la Villa Médicis Hors Les Murs 2008. Depuis, Delphine Kreuter a exposé dans de nombreux lieux, en France et à l'étranger, elle a également collaboré à plusieurs reprises avec Christian

Lacroix et publié quatre monographies. Artiste transversale, elle explore aussi d'autres domaines : dessin, illustration, vidéo et cinéma. **57 000 km entre nous** est son premier long métrage.

Dossier de presse

FILMOGRAPHIE

Vidéos :

Marthe	1997
Love Bank / Acide Chlorhydrique / Bonnie / Vacances / Tu es libre	1998
Le secret de mercredi / Test on reality / Chambre 42	1999
Fantomes / Super City Garden - Shanghai / Le Notaire, le plaisir et la liberté	2000
Sacrifice Tokyo / Nokana ni / Acting for the truth / Tanjobi / Eve va mieux	2001
Reyna - Managua / Le baiser	2003
Mobilhome / I'm a great pretender	2002
Suicides	2004
Marrietti / XXXy	2006-2007

Long métrage :

57 000 Km entre nous	2007
-----------------------------	------

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°564
Fiches du cinéma n°1891/1892